

En Lozère, les paysans isolés face au coronavirus

À TRAVERS LA FRANCE CONFINÉE - Dans le département le moins peuplé de France, le virus circule moins vite que dans les zones à forte densité. Mais il fait tout aussi peur.

Par **Patrick Saint-Paul**

Publié le 29 mars 2020 à 19:12, mis à jour le 29 mars 2020 à 19:12



«Notre vie n'a pas tant changé, puisque nous sommes déjà naturellement confinés en temps normal», estime Éric Brunel, éleveur bio d'aubrac à Saint-Paul-le-Froid. *Patrick Saint-Paul/Le*

Figaro

C'est une terre rude, à la beauté sauvage et majestueuse. Les hommes y vivent isolés, tels des Robinson perdus au milieu d'un océan de granite recouvert de vastes pâtures verdoyantes et de

forêts giboyeuses. À l'heure du confinement, la Lozère, département le moins peuplé de France avec ses 76.000 habitants, ressemble à un désert de nature immaculée. Nous y avons parcouru 80 kilomètres de routes départementales sans y croiser une seule voiture. En plein cœur du Gévaudan, le Covid-19 est un nouveau monstre invisible. Il terrorise une population, qui garde en mémoire le souvenir vivace de la bête, mi-chien, mi-loup et hyène, dont les attaques avaient marqué le XVIII^e siècle.

À Fenestres, une exploitation agricole de la commune de Saint-Paul-le-Froid, posée sur les plateaux de la Margeride, nous sommes accueillis par un troupeau de vaches. Les aubrac au pelage fauve, premières habitantes de ce pays, redressent la tête et nous regardent passer de leurs grands yeux bordés de noir. Dans la cour de sa ferme, Éric Brunel, solide éleveur bio d'aubrac, coiffé de sa casquette, nous salue en conservant une saine distance. *«Si tu m'avais trouvé en plein travail dans l'étable j'aurais peut-être eu le réflexe de serrer la main, dit-il avec un sourire. Là, je me suis facilement souvenu des règles.»*

“

Je redoute une crise avec des suicides, en particulier dans le milieu des agriculteurs

Pierre Morel-À-L'Huissier, député de la Lozère

Éric Brunel nous dévisage d'un air un peu réprobateur, avant de lâcher avec son franc-parler caractéristique de la région: *«On se demandait si tu n'étais pas un peu fada de venir jusqu'ici pour*

raconter le confinement en Lozère. Notre vie n'a pas tant changé, puisque nous sommes déjà naturellement confinés en temps normal. Ce sont les gens des villes qu'il faut aller voir. Ici, on respecte les règles. Et c'est étrange cette idée de parcourir la France par les temps qui courent!»

En période hivernale, la plupart de ses 140 têtes de bétail sont à l'intérieur de l'étable, dans cette ferme de montagne perchée à 1200 mètres d'altitude. Son travail quotidien n'a pas changé. Éric Brunel soigne ses animaux, les nourrit, les nettoie, balaye et cure l'étable. Il ouvre l'enclos où ses veaux, âgés de quelques heures, jours ou semaines, s'éveillent sur leur lit de paille pour qu'ils aillent téter leurs mères. *«On ne peut pas ne pas le faire, on travaille avec du vivant, précise-t-il. Si on ne nourrit pas les bêtes, elles crèvent. Si on ne lave pas, elles attrapent des maladies. La moindre erreur se paie cash avec le vétérinaire. Et encore, j'ai de la chance. Avec les aubracs, ce n'est pas la peine de surveiller le vêlage. Elles font ça toutes seules.»*

Un groupe de jeunes vaches, âgées de deux ans, est déjà au pré, sous la garde d'un taureau reproducteur du même âge, pour leur première saillie. D'ici à deux semaines, l'éleveur sortira tout le troupeau pour le répartir sur plusieurs parcelles de pâturages et mettre en route la reproduction. Malgré le confinement, Éric Brunel doit aller clôturer ses parcelles avec l'aide de son fils, Raphaël, ou d'un ami agriculteur, pour empêcher les bêtes de s'échapper.

«*Les gendarmes nous surveillent pour qu'on garde la bonne distance, raconte-t-il. Mais c'est impossible. On travaille épaule contre épaule.*» Son fils, apprenti agricole en alternance avec son école dans une autre ferme de la commune, travaille à l'extérieur et revient se confiner avec ses parents le soir. Lorsqu'il aide son père sur son exploitation, ils partagent le même matériel et n'ont ni gants, ni gel hydroalcoolique, ni lingettes pour désinfecter.

Éric Brunel est pompier volontaire et peut être appelé à tout moment à abandonner son exploitation pour évacuer des patients frappés par le Covid-19 à l'hôpital de Mende. Il a pris de l'avance sur son travail et compte aussi sur son fils si un pic devait l'empêcher de s'occuper de ses bêtes. Sa femme Myriam, employée dans un établissement et service d'aide par le travail (ESAT), à Laval-Atger, à une vingtaine de kilomètres, prépare les repas des 120 handicapés de son centre et de leurs éducateurs. Elle rentre chaque soir chez elle. «*Nous sommes trois en cuisine, dit-elle. Nous n'avons rien. Ni masque, ni gel, ni gants ou lingettes. Les pensionnaires les mieux portants ont été renvoyés dans leurs familles. Ils sont quatre. Les autres n'ont plus de droit de visite, ni de sorties, pour limiter les dangers. Mais les éducateurs et le personnel restent en contact avec l'extérieur.*» En congé parental, leur fille, infirmière dans un centre pour handicapés de Saint-Alban, peut être réquisitionnée pour prêter main-forte dans la lutte contre le coronavirus. Ils sont séparés d'elle et de son bébé, âgé de trois mois, ainsi que de leurs parents, âgés.

«*Nous sommes comme tout le monde*», juge Éric Brunel, qui s'inquiète cependant des répercussions économiques de la crise sur un monde agricole déjà très fragile. Lui a vendu ses dernières bêtes il y a trois semaines et n'aura plus de broutards à vendre avant le mois de septembre. Mais certains de ses collègues voient déjà leurs débouchés se tarir alors que les cantines ont fermé et que la filière d'exportation vers l'Italie, où part 90% du cheptel lozérien, tient à un fil. «*Les transporteurs français ne veulent plus y aller et les Italiens, qui viennent ici prendre les livraisons, n'ont plus le droit de descendre de leurs camions, sinon ils risquent le coup de fusil*, dit-il, en ne plaisantant qu'à moitié. *En temps normal, le chauffeur organise le placement des animaux et pour que tout se passe bien pendant le transport. Là, il peut se retrouver avec une bête blessée, qui sera morte à l'arrivée et c'est lui qui sera responsable.*»

Les paysans, qui se retrouveront avec leurs bêtes sur les bras, sans revenus, devront s'endetter pour continuer de les nourrir et de les soigner. Et faire le pari qu'ils arriveront à les vendre plus tard, lorsque la situation reviendra progressivement à la normale... sans garantie.

À ce jour, la Lozère est relativement épargnée par le virus. Elle dénombre 23 cas testés positifs et hospitalisés à Mende et se classe parmi les rares départements qui ne comptent pas de décès. La faible densité de la population est un atout. Véhiculé par les hommes, le virus y circule moins vite qu'ailleurs. «*Malgré tout, le virus fait très peur*, raconte Pierre Morel-À-L'Huissier, député de la Lozère. *Je ne suis plus vraiment député. Je joue un*

rôle de sentinelle, pour faire remonter les informations à l'exécutif, et de psychologue, pour expliquer les décisions et tenter d'apaiser les craintes.»

Pierre Morel-À-L'Huissier, qui aide chaque matin son voisin éleveur à nourrir ses bêtes, redoute les conséquences psychologiques de la crise économique dans ce territoire où 15 % de la population est agricole contre 4 % au niveau national. *«Tout le tissu économique ressent l'impact du confinement, dit-il. Les paysans ne regardent plus le prix de départ de leurs broutards et sont prêts à s'en débarrasser coûte que coûte. Je redoute une crise avec des suicides, en particulier dans le milieu des agriculteurs.»*

Le confinement accroît l'anxiété des paysans, plus seuls que jamais face à leurs dettes. Les bars et cafés de village ont fermé, comme partout en France. Dans ces zones rurales, ils sont souvent le seul lieu où se fait le lien social. À Grandrieu, la ville voisine, où se trouvent les commerces, le bar de Vivianne, surnommé le «Samu» par les habitants, est fermé. *«La fermeture du Samu, ça nous fait une petite cure, rigole Jacky Delpuech, électricien à la retraite. Mais il ne faudrait pas que ça dure trop longtemps, parce que si on rattrape le retard d'un coup, ce sera très mauvais.»*